PRIX :

L'exemplaire : Six sous. | La douzaine : Un écu

LE VRAI CANADIEN

OU

NOTICE

SUR

M. JEAN-BAPTISTE BRUYERE,

DE

MONTREAL.

A VENDRE CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

MONTREAL :
IMPRIMÉ PAR DUVERNAY, FRERES,
10, RUE ST. VINCENT.

1839.

n
n
n
M

NOTICE

SUR

M. Jean-Baptiste Bruyere

DE

MONTREAL.

I

Depuis quelques mois, la mort moissonne dans les rangs les plus honorables, l'élite de notre société. Déjà nous avons eu à pleurer la perte de Messieurs PAUL JOSEPH LACROIX,

COMMANDEUR JACQUES VIGER, EDOUARD-MARTIAL LEPROHON, (1) et celle de l'Honorable JOSEPH BOURRET. Ce n'était pas assez de quatre victimes, la mort en voulait une cinquième ; ne la trouvant point parmi nous, elle est allé la frapper sur une terre étrangère, par un de ces coups imprévus dont Dieu se réserve le secret, et qui cependant pour tous, doivent être d'éloquents avertissements.

Le 16 Mars dernier, arrivait à Montréal, la nouvelle inattendue de la mort de M. J. B. Bruyère, qui plongeait dans la plus profonde consternation, sa famille, ses nombreux amis, nous dirions presque la ville toute entière, tant il était connu, estimé et aimé parmi nous !

(1) Ces trois Messieurs étaient des anciens élèves du Collége de Montréal, ainsi que M. Bruyère.

88103

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en rapportant ici, les détails de ce triste évènement, tels que nous les trouvons dans le *Courrier du Pas-de-Calais*, du 28 février. M. W. Masson a eu la délicate attention de les envoyer de France, et M. Thomas a eu la bonté de nous les communiquer.

" Le Paquebot-malle le *Prince Frédéric-Guillaume* a fait côte, ce matin à deux heures, à l'entrée du port de Calais, dans des circonstances qui ont malheureusement entraîné la mort de plusieurs passagers, et qui ont péniblement impressionné notre population.

" Un vent très-violent soufflait d'Ouest-Nord-Ouest : pour entrer en toute sûreté dans le port, un paquebot venant de Douvres, devait longer la côte en se mettant sous le vent,

et arriver à l'entrée, en côtoyant la jetée *Ouest*. Le commandant du *Frédéric-Guillaume* a-t-il opéré cette manœuvre, on est en droit d'en douter, car les pêcheurs qui ne manquent pas d'y recourir, entrent tous les jours dans le port sans accident, et par des temps bien plus difficiles ; il faut donc que l'on ait oublié ces précautions, ou que le timonier ait mal gouverné.

" Si l'on en croit le pilote Lamaneur (1) de garde à la jetée *Est*, le Paquebot-malle ne gouvernait pas, et venait directement et violemment poussé par la vague sur cette jetée.

" Le choc eut lieu bientôt, et il fut si violent, que la jetée et le bâtiment

(1) Pilote qui connait parfaitement l'entrée d'un port, et chargé de conduire les vaisseaux qui y entrent et qui en sortent.

se brisèrent. Des voies d'eau inondèrent aussitôt, à l'intérieur, dans la cale et l'entrepont, tout le devant du navire, qui sous l'effort de la vague, alla s'échouer sur la plage à trois cents pieds environ de la jetée du port.

" Aussitôt ce sinistre connu, tous les employés du port, le capitaine en tête, et avec eux beaucoup de Calaisiens se portèrent au secours du navire. Le bateau de sauvetage donné par Sa Majesté Britannique, à la ville de Calais, monté par des marins revêtus du costume de sauveteurs, a été mis à l'eau par l'ordre du capitaine du port, et a été conduit sous le flanc du navire. Huit ou dix passagers furent descendus dans ce bateau, mais comme il battait violemment contre le navire échoué, le capitaine de ce dernier, conseilla aux

passagers déjà descendus, de ne pas se tenir sur le bord touchant au paquebot ; par un mouvement spontané tous se portèrent sur le bord opposé, et rien ne leur faisant contrepoids, ils furent précipités à la mer. Plusieurs d'entr'eux se sauvèrent à la nage, le trajet pour avoir pied étant assez court ; malheureusement trois d'entr'eux ne sachant pas nager, ou embarrassés dans leurs vêtements, ne purent regagner le rivage."

M. Bruyère était de ce nombre. Dix minutes après l'accident, il fut retiré de l'eau, et l'asphyxie étant peu avancée, les médecins lui prodiguèrent immédiatement tous leurs soins et le rappelèrent à la vie : il marcha même quelque distance, remerciant affectueusement toutes les personnes qui lui avaient porté secours, lorsque soudain, il s'affaissa sous le coup

d'une congestion cérébrale et tomba mort. A la première nouvelle de ce terrible accident, M. Alfred Thibaudeau de Québec partit aussitôt d'Angleterre et M. W. Masson de Paris pour Calais, afin de rendre à leur associé et à leur parent les derniers devoirs. Pendant deux jours, il fut exposé *exactement comme en Canada* et l'on fit tirer son portrait. Le troisième jour il fut porté à l'église ; plus de 150 personnes suivirent le convoi. La Messe fut chantée, et après les cérémonies de l'*absoute*, le corps fut déposé dans les voûtes de l'Eglise jusqu'au moment du départ pour Montréal. " Les personnes qui avaient assisté à ce service, écrit M. Masson, nous accompagnèrent, à notre retour, jnsqu'à notre hôtel, nous témoignant la vive part qu'elles prenaient à notre douleur, et la haute estime qu'elles faisaient du cher défunt."

Le 24 Mars, le corps arrivait à Montréal. Le 26, un second service était chanté dans l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame, par le Révérend Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, au milieu d'un concours immense de Catholiques et de Protestants qui avaient accompagné le char funèbre, et qui remplissaient la grande nef et les jubés, et d'une assistance nombreuse des membres du Clergé de St. Sulpice, de plusieurs prêtres de l'Evêché et du Diocèse ; de ce nombre, était le vénérable Curé de St. Laurent, le Révérend Messire St. Germain, ancien ami de la famille McKenzie. Les précieuses dépouilles de M. Bruyère furent ensuite conduites au lieu de leur dernier repos ; et là, sur la tombe entr'ouverte, au milieu de l'attendrissement général, le

Rév. Messire Daniel, adressa à l'assistance, les paroles si bien senties que nous reproduisons ici, et qui sont l'abrégé de toute la vie de cet inestimable citoyen.

MESSIEURS,

" Avant de déposer ici les restes
" mortels de Monsieur Jean-Bap-
" tiste Bruyère, laissez-moi, au
" nom de Madame Bruyère, et
" au nom de leurs enfants, vous
" remercier, pour l'intérêt que vous
" avez pris au malheur de cette ex-
" cellente famille.

" Assurément, si quelque chose
" était capable de la consoler dans
" une si grande infortune, c'est
" bien la part que vous avez prise
" à sa peine. La nouvelle du fatal
" évènement n'a pas plutôt été con

" nue, qu'un cri de douleur s'est
" échappé de toutes les poitrines.
" Pas un cœur qui soit resté insen-
" sible à un coup si terrible. Vous
" l'avez ressenti, vous surtout, Mes-
" sieurs, et en accompagnant ce
" cher défunt jusqu'à sa dernière de-
" meure, vous témoignez assez
" combien sa mémoire vous était
" précieuse, et combien vous êtes
" touchés de sa perte.

" A cette consolation devait s'en
" joindre une autre non moins grande
" pour sa famille et pour nous.
" C'est que, celui que nous pleu-
" rons méritait de l'être. Oui, j'ai-
" me à le publier à sa louange, tout
" en faisant bien les affaires de ce
" monde, il ne négligea pas celles
" de l'autre. Bien différent de ceux
" qui se laissent absorber exclusive-
" ment par les intérêts matériels,

" et qui renvoyent à un temps in-
" défini les intérêts éternels ; tou-
" jours il sut allier avec le soin des
" choses de la terre, le soin des choses
" du ciel. Et avant de partir pour
" ce voyage qui devait lui être si
" funeste, on le vit encore se mu-
" nir du pain des forts et se recom-
" mander à celle qui est l'ange des
" derniers soupirs. Aussi, la mort
" a pu l'atteindre ; elle n'a pu le
" surprendre ; il était prêt.

" Espérons donc, en fermant sa
" tombe, qu'il en sortira un jour
" glorieux, et si nous voulons avoir
" part à son triomphe, efforçons
" nous de régler notre vie sur la
" sienne."

Qu'avait donc fait M. Bruyère pour mériter ces précieux témoignages d'estime, que lui donne toute une population ? Quelques lignes

de son histoire bien courtes et bien simples, répondront mieux que toutes nos réflexions à cette question que chacun s'adresse.

II

M. J. B. Bruyère naquit à Chateauguay, le 30 Octobre 1809 de parents aisés et religieux. Il perdit sa mère étant encore tout jeune ; son père, *Capitaine des Chasseurs en* 1813, fut blessé à la bataille du 26 Octobre de la même année. Il mourut quelques années après, laissant son fils aux soins du vénérable Curé de Chateauguay, son oncle et son parrain, qui se chargea de son éducation. Comme le jeune Samuel, l'enfant grandit à l'ombre du sanctuaire, et puisa dans les leçons et dans les exemples de son digne Instituteur, cette piété sincère, cette Religion pro-

fonde, dont il nous a, plus tard, donné de si beaux exemples. Il se faisait dès-lors remarquer par la bonté de son cœur, la douceur de ses manières et surtout par une fidélité constante à tous ses devoirs, car il était respectueux, docile, plein de la plus tendre affection pour son oncle, et pieux comme un ange. La jeunesse vint avec ses passions, mais sans qu'il en connut les écarts. Doué d'une volonté ferme, il employa toute l'énergie de son caractère, à se créer des habitudes d'ordre et de travail, qui le mirent à l'abri des folies et des égarements de cet âge, et firent depuis, le bonheur de sa vie.

Le temps de choisir une profession arriva, il se sentait du goût pour le commerce, il suivit cet attrait. Bientôt, l'Hon. Masson lui

offrit une place de Commis. M. Bruyère l'accepta avec reconnaissance et s'attacha pour toujours à sa maison. Dans cette nouvelle position, il eut besoin de toute sa fermeté d'âme, pour lutter, pendant de nombreuses années, contre les dégoûts et les ennuis d'une position aussi assujétissante, et contre l'inconstance d'un caractère de jeune homme, qui se figure parfois, qu'il trouvera toujours mieux ailleurs, que là où il est. Mais le succès n'est que dans la persévérance ; le jeune Commis le comprit ; et toujours fidèle aux devoirs de son nouvel emploi, comme à ses devoirs de chrétien, il se fit admirer par son exactitude, sa régularité, son esprit d'ordre, sa probité, et son intelligence des affaires.

M. Masson charmé de voir en lui

tant d'excellentes qualités, comprit qu'il possédait un trésor; il conçut de l'estime pour ce jeune homme, il l'aima et résolut de l'attacher pour jamais à sa famille. Une alliance venait d'unir la famille Masson à la famille McKenzie; Mr. Masson en projeta une seconde : il présenta le jeune Bruyère à cette honorable famille, devenue la sienne ; et bientôt il goûta le bonheur de voir au pied des autels Mademoiselle Marie-Rachel McKenzie offrir sa main à Monsieur Bruyère.

L'avenir de M. Bruyère était ainsi assuré par cette noble alliance, qui lui faisait compter parmi les membres de sa nouvelle famille, des Seigneurs de Terrebonne. Aussi, le chef de cette maison, avançant vers sa fin, conçut-il le projet d'associer à ses entreprises commerciales son

fidèle Commis ; et en mourant il le désigna à M. W. Masson, son fils, comme digne de faire honneur à leur maison déjà si recommandable à tant de titres.

III

En 1847, Mr. Bruyère devint en effet leur associé, et par son activité, par ses travaux assidus, par son habileté, il contribua puissamment à maintenir, et à augmenter la réputation et la prospérité de cette maison. Enfin Dieu bénit ses travaux, et en quelques années, M. Bruyère assura à ses enfants, une fortune honorable.

Dans ces derniers temps, il songeait à quitter les affaires ; peu intéressé il se trouvait assez riche, puisqu'il pouvait soutenir avec honneur sa famille, et secourir les pauvres. Toutefois les intérêts de son commerce

l'appelèrent de nouveau en Europe ; il partit, mais en promettant que ce voyage serait le *dernier*. Hélas ! il ne prévoyait pas quel funeste évènement réaliserait cette promesse. Après avoir terminé ses affaires, il voulut avant de quitter l'Europe, aller saluer la famille W. Masson, demeurant à Paris. Il partit le 27 février, de Douvres pour Calais ; et c'est en allant remplir ce devoir d'amitié et de charité qu'il périt, comme nous l'avons raconté plus haut.

IV

La carrière de M. Bruyère peut sembler bien commune, si l'on ne considère que cette partie de sa vie, dont les hommes ont été les témoins ; mais si nous pénétrons dans le sanctuaire de sa vie intime, nous y découvrirons des trésors de mérites et de vertus. Que de choses n'aurions-nous pas à dire de la droiture de son esprit, de la bonté de son cœur, et de la sincérité de sa foi, si lui-même ne s'était appliqué à cacher sous le voile d'une aimable simplicité toutes les richesses qu'il possédait. Il nous a été permis, grâces à de pieuses indiscrétions, de recueillir quelques traits

de son caractère et de ses vertus, que nous offrons avec empressement à l'édification de nos lecteurs.

Mr. Bruyère, était doué de toutes les qualités propres à le faire réussir dans la profession qu'il avait embrassée. Son père en mourant, put lui laisser un nom à inscrire dans les *fastes militaires du Canada ;* mais il ne lui laissa que peu de fortune. Nous l'avons vu, ce ne fut qu'à force de travail, de courage, et de persévérance, qu'il parvint à s'élever à cette position honorable, qu'il occupait dans la Société de Montréal. Il possédait la science du commerce dans un degré remarquable. L'heureuse réussite de presque toutes ses entreprises, l'estime et la confiance que lui témoigna Mr. Masson, le zèle avec lequel il lui assura son avenir, le choix qu'il fit de lui pour l'attacher aux inté-

rêts de sa famille, et la fortune que Mr. Bruyère réalisa lui-même, le prouvent assez.

Mais surtout, il possédait cette bonne foi, cet honneur, cette probité, cette loyauté que les étrangers ont toujours admirés dans nos Négociants Canadiens, et qui font qu'on se fie plus à leur parole, qu'aux serments de nos voisins. Ces qualités lui méritèrent l'estime et la confiance de tous les Commerçants qui traitèrent avec lui, soit en *Canada*, soit en *France*, soit en *Angleterre*. Ils le prouvèrent assez en assistant en si grand nombre, aux deux services chantés pour le repos de son âme à Calais et à Montréal ; et dans leurs lettres de condoléance à sa famille et à ses associés, tous s'accordent à regretter la perte " *irréparable*" d'un

homme qui faisait tant d'honneur à sa profession, et à son pays.

Bon, affable, plein de douceur, malgré la vivacité de son caractère, il savait se concilier l'affection de tous ceux qui vivaient avec lui. *Il n'eut point d'ennemis*, nous disait une personne qui l'a parfaitement connu, " *il " n'avait point non plus d 'amis par- " ticuliers, mais tous ceux qui le con- " nurent furent ses amis.*" Et qui n'eut pas aimé cet homme, qui ne parlait jamais mal de personne, et qui ne pouvait souffrir qu'en sa présence, on laissât échapper une parole tant soit peu offensante pour le prochain? Pour s'épargner à lui-même ce déplaisir, il s'abstenait de fréquenter les sociétés du monde, où il est rare que la charité soit parfaitement observée. S'y trouvait-il par convenance ou par nécessité? Dès

qu'il s'apercevait que l'on s'oubliait sur ce point, il se retirait en silence et si on lui reprochait cette espèce d'incivilité : " *vous savez*, répondait " il, *que je ne puis entendre une* " *parole capable de faire la moindre* " *peine à qui que ce soit.*"

Faut-il maintenant s'étonner que ce bon cœur aimât tendrement les pauvres ; et que sensible à leurs souffrances, il les recommandât, dans beaucoup de ses lettres, à la charité de sa famille ? " Vous avez les ressources " ces suffisantes pour venir à leur " secours, écrivait-il, ne les perdez " point de vue ; secourez-les toutes " les fois qu'ils en auront besoin." En février 1854, il était à Londres apprenant que deux enfants sont morts de froid au faubourg Québec, aussitôt son cœur s'émeut, et il écrit " J'espère que vous ne négligerez

rien pour faire le bien ; soyez charitable pour ceux qui sont vraiment pauvres ; jamais ne laissez la souffrance sans soulagement. Ceux qui ont du bien auront à rendre à Dieu un compte terrible, s'ils négligent de porter secours à l'indigent. Si nous voulons que Dieu nous accorde le bonheur de voir nos enfants bons et heureux, soulageons le pauvre de tout notre pouvoir."

Il ne faut pas croire que sa charité consistait en de vaines paroles : nous savons d'une manière certaine, qu'il secourait plusieurs de ses parents peu fortunés ; qu'il s'intéressait à la construction des Eglises, des Asiles pour l'enfance, et à toutes les œuvres qui pouvaient procurer la gloire de la Religion et le bien du pays. Nous connaissons

par nous-mêmes, sa libéralité, et nous n'avons pas oublié avec quelle générosité il a contribué aux dépenses qui déjà ont été faites pour les *nouvelles constructions du Cabinet de lecture Paroissial.* C'est une dette de reconnaissance, que nous acquittons aujourd'hui, en révélant des bienfaits qu'il s'efforçait de dérober aux yeux des hommes. Car fidèle aux conseils de son Divin Maître il voulait que *sa main gauche ignorât les bonnes œuvres de sa main droite;* si l'on voulait entrer, en sa présence, dans le détail de ses aumônes : " Ne faites pas cela, " je vous en prie, disait-il, " il vaut mieux ignorer le bien que " nous faisons." Et cependant, chaque année, il dépensait en aumônes, plusieurs centaines de *louis.* L'année dernière elles ont dépassé *trois cents louis.* Pouvait-il mieux se préparer, à paraître avec confiance, devant

Celui qui prend pour fait à lui-même, ce que l'on fait au dernier de ses serviteurs ?

V

Monsieur Bruyère qui aimait tou le monde, aimait par-dessus tout s famille ; sa digne épouse et ses en fants, étaient les objets continuels d ses pensées. En 1854, étant à Lon dres, toutes les semaines il leur don nait de ses nouvelles. " Je vous a toujours présents à mon souvenir " leur écrivait-il, donnez-moi souvent " de vos nouvelles ; car toujours je " suis inquiet de votre sort, et quand " je les reçois, je me trouve heu- " reux un jour ou deux, jusqu'à ce " que mes inquiétudes recommen- " cent." On est touché de voir, dans sa correspondance, avec quelle sol licitude il s'informe de tout ce qui con

cerne ses enfants, de leur santé, de leurs études, de leurs progrès dans la science et dans la vertu. Avec quelle tendresse il leur recommande l'amour du travail, le respect pour leur mère, l'obéissance, l'amour fraternel ? Que l'on nous permette d'insérer ici une petite lettre qu'il écrivait dernièrement à son fils aîné, âgé seulement de onze ans, et dans laquelle son *âme de père* se dévoile toute entière ; et que l'on nous pardonne cette indiscrétion en considération du bien qu'elle peut produire.

" Mon cher bon Robert,

" Je te remercie mille fois de ta
" bonne petite lettre, elle m'a donné
" du bonheur. Mon cher fils, je suis
" heureux d'apprendre de toi que ton
" cher petit frère Ernest, prend des
" leçons. Il faut, mon ami, que
" comme l'aîné tu lui donnes le bon

" exemple. Ta maman et moi, nous
" espérons que par ton assiduité à
" bien étudier tes leçons, tu lui don-
" neras le désir de t'imiter. Il est
" bien jeune, (il n'a que sept ans) il
" faut que tu l'encourages, car c'est
" un bon petit frère que tu as. Il
" est ton meilleur ami, et il est si
" beau de voir deux frères s'aimer
" et se rendre mutuellement service.
" Adieu, mon cher fils, je t'embrasse
" de tout mon cœur, ainsi que mon
" cher Ernest."

Ton affectionné père, etc.,

BRUYÈRE.

L'amour de Monsieur Bruyère pour ses enfants n'était point un amour aveugle, qui ne sait où se trouve leur véritable bien. Tout attaché qu'il leur était, il bénissait cependant le ciel, lorsque Dieu,

lui demandait, comme à Abraham, d'en faire le sacrifice. De son mariage avec Mademoiselle McKenzie il eut cinq enfants, les deux fils que nous connaissons, et trois filles qui sont au ciel, toutes trois étant mortes en bas âge. Quand mourut la seconde, il consolait Mme Bruyère, en lui faisant en visager que le sort de cet enfant est bien préférable à celui de tant de jeunes personnes, qui vivent dans le monde, entourées de mille dangers ; il louait la Providence ; " car, disait-il, tout ce " qu'elle fait est pour le plus grand " bien," et il acceptait avec résignation le sacrifice qui lui était imposé. Heureux de voir ses enfants soustraits à la corruption du siècle, avant d'avoir perdu leur innocence baptismale ; heureux de voir leur bonheur éternel à jamais assuré. Ah ! c'est que la foi de Mr. Bruyère était vive,

et que la Religion, dès longtemps, lui avait appris à voir en tout et partout, la main de Dieu dans le gouvernement de ce monde.

C'est le même esprit de Religion qui fit que, tout occupé qu'il était des intérêts de son commerce, il trouvait encore le temps de se livrer aux exercices de la piété la plus tendre. Tous les jours Mr. Bruyère faisait *oraison*, et même deux fois dans la journée, pendant les huit jours qui précédaient chacune de ses communions. A toutes les grandes Fêtes, il venait retremper son âme au *Banquet Eucharistique*, et demander de nouvelles lumières et de nouvelles forces, au Dieu de lumière et d'amour pour accomplir avec fidélité tous ses devoirs. Toute la Paroisse de Montréal a pu voir avec quelle régularité il assistait aux

Offices, pendant qu'il était Marguillier *en charge*, et avec quelle rare modestie, et quelle piété édifiante il s'y tenait.

Il n'entreprenait point de grands voyages sans s'être muni de ce *Viatique Divin*, et cet automne, avant de partir pour l'Angleterre, il n'oublia point de nous donner ce dernier exemple de fidélité à ses devoirs de chrétien. Dans ses voyages, il n'était pas moins fidèle à observer les lois de Dieu et celles de l'Eglise ; quelque part qu'il se trouvât, en quelque compagnie que ce fût, et au milieu de Londres même, il ne craignait pas d'observer exactement les *lois du Jeûne et de l'Abstinence.* Jamais il ne lui échappait aucune parole qui pût froisser la modestie la plus sévère. " J'ai " voyagé, avec lui, plus de dix ans,

" nous a dit un de ses meilleurs
" amis, je l'ai toujours vu le plus
" gai, le plus aimable dans les con-
" versations ; mais jamais je ne lui
" ai entendu prononcer une parole
" capable de blesser l'oreille la
" plus délicate et la plus scrupu-
" leuse."

Ici, nous nous arrêtons. Ayant déjà parlé plus longuement que nous ne nous l'étions proposé. Nous au rions encore beaucoup à dire, si au lieu d'une simple notice biographique, nous eussions voulu écrire une vie de M. Bruyère, les matériaux ne nous eussent certainement pas fait défaut.

Nous souhaitons que ce faible hommage plein d'imperfections, sans doute, mais dicté par le cœur, puisse apporter quelque soulagement à la

douleur profonde de la noble épouse, à celle de ses aimables enfants, et de ses nombreux amis. Après les consolations qu'offre la Religion aux âmes affligées, il n'en est pas de plus vraies que celles qu'elles puisent dans le souvenir des personnes vertueuses qui nous ont été chères, ni de plus douces que les témoignages d'estime et d'affection de ceux qui savent compatir à la douleur.

Puissent ces exemples de vertu n'être point perdus pour notre ville et notre pays tout entier! qu'ils nous fassent comprendre que plus nous seront honorables, plus nous serons vraiment grands, plus nous serons vraiment Canadiens, c'est-à-dire le premier peuple de l'Amériqne. Oui, soyons chrétiens non seulement en théorie, mais encore en pratique.